

INTERVIEW

ANAÏS BAJEUX

AUTRICE, RÉALISATRICE, CHEFFE OP', JRI,
MONTEUSE & PHOTOGRAPHE



PARCOURS

1. Pouvez-vous revenir sur votre parcours, de vos débuts jusqu'à votre entrée dans le documentaire ?

J'ai grandi à Chamonix, en Haute-Savoie. Contrairement à beaucoup de réalisateurs, je n'ai pas grandi avec une caméra à la main. Pendant longtemps, je voulais travailler avec les chevaux. Quand ce projet est devenu impossible, je me suis tournée vers les métiers artistiques, sans savoir exactement lequel choisir.

Après le bac, je me suis un peu cherchée. Je suis partie au Canada apprendre l'anglais, puis j'ai suivi un BTS commercial, davantage par pragmatisme que par passion. Avec le recul, cette formation m'est encore utile aujourd'hui pour gérer mon activité d'indépendante.

Le vrai déclic est arrivé lors d'un voyage en Amazonie. Je suis partie seule réaliser un documentaire sur la déforestation et les peuples autochtones. Ce film a été ma véritable école : c'est sur le terrain que j'ai appris le documentaire.

À mon retour, j'ai suivi une formation à l'ESRA, puis j'ai créé mon activité en 2017. Mon premier film a circulé dans plusieurs festivals et établissements scolaires. Avec le recul, je le trouve très artisanal, mais c'est lui qui a véritablement lancé mon parcours.

2. Comment êtes-vous passée de votre premier film en Amazonie à votre activité de réalisatrice aujourd'hui ?

J'ai rapidement compris qu'il fallait trouver un équilibre entre les projets qui permettent de vivre et ceux qui donnent du sens à son travail. Les films de commande financent une partie de mon activité et me permettent de développer des documentaires plus personnels.

En préparant un projet de documentaire pour la télévision, je me suis aussi rendu compte que je connaissais mal le fonctionnement du secteur. C'est cette curiosité qui m'a donné envie de créer le podcast *Réflexeur*, pensé comme un espace de transmission autant pour moi que pour d'autres auteurs.



3. Vous avez développé plusieurs activités en parallèle : films de commande, photographie, podcast, réalisation... Est-ce une nécessité lorsqu'on est documentariste aujourd'hui ?

Je pense que oui. Le documentaire est un métier passionnant, mais économiquement fragile. Entre l'écriture, le financement et la diffusion, plusieurs années peuvent s'écouler avant qu'un film voie le jour.

Cette réalité m'a amenée à être polyvalente. Films de commande, photographie, podcast, montage... Je vois ces activités comme complémentaires : elles me permettent de continuer à apprendre et de faire vivre mes projets personnels.

4. Quel regard portez-vous aujourd'hui sur votre métier et sur l'évolution du documentaire ?

Avec les années, je suis devenue plus lucide. Je ne crois plus qu'il existe un parcours idéal pour devenir réalisatrice. Chacun construit le sien.

Le documentaire évolue, les financements se transforment et il faut sans cesse s'adapter. Finalement, cette réalité a renforcé une conviction : exercer plusieurs activités n'est pas un renoncement, c'est souvent ce qui me permet de continuer à défendre les films auxquels je crois.

TERRITOIRES & INFLUENCES

5. Votre premier documentaire est né d'un voyage en Amazonie : qu'est-ce que cette expérience vous a appris sur votre manière de raconter le réel ?

Ce voyage a été ma véritable école du documentaire. C'était la première fois que je réalisais un film de cette ampleur, dans un pays dont je ne parlais pas la langue. J'avais préparé mon projet, mais une fois sur place, j'ai compris que rien ne remplaçait l'expérience du terrain.



Très vite, je me suis interrogée sur ma propre légitimité : comment raconter une réalité qui n'est pas la sienne sans parler à la place des personnes concernées ? Avec le recul, je referais certaines choses différemment. J'aurais travaillé avec un traducteur ou un anthropologue, parce qu'au-delà de la langue, il y avait tout un contexte culturel qui nous échappait.

Cette expérience m'a surtout appris que le documentaire repose avant tout sur une relation de confiance. Elle m'a aussi fait prendre conscience de la responsabilité que l'on porte lorsqu'on représente des personnes souvent enfermées dans des clichés. Depuis, j'accorde beaucoup plus d'importance au temps passé avec celles et ceux que je filme et je me demande toujours quelle est ma place dans le récit.



Au fond, l'Amazonie m'a appris à regarder le monde autrement. Aujourd'hui, je ressens davantage le besoin d'interroger ma propre société que d'aller chercher un ailleurs. Ce qui m'intéresse, c'est d'inviter le spectateur à porter un regard différent sur ce qui lui semble familier.

6. Votre parcours est marqué par différents territoires (Haute-Savoie, Martinique, Pays Basque et des voyages à travers le monde) : comment ces expériences ont-elles influencé votre regard de cinéaste ?

Voyager m'a appris à remettre en question mon propre regard. J'ai compris que notre manière occidentale de raconter le monde n'était qu'un point de vue parmi d'autres.

Cette réflexion m'a aussi amenée à m'interroger sur la façon dont les films sont fabriqués. Je trouve important de faire confiance aux professionnels locaux, qu'ils travaillent à l'autre bout du monde ou ailleurs en France. Ils apportent un regard que nous ne pouvons pas avoir.

Aujourd'hui, j'essaie de penser chaque documentaire comme une rencontre. Voyager ne m'a pas seulement fait découvrir d'autres cultures, cela m'a surtout appris à écouter davantage, à partager la parole et à accepter que mon regard ne soit jamais le seul possible.

DÉMARCHE ARTISTIQUE

7. Comment naît un projet chez vous, de l'idée initiale jusqu'au projet terminé ?

Je n'ai pas l'impression d'être une artiste au sens où on l'entend souvent. En revanche, des idées, j'en ai constamment. Une rencontre, une conversation, une situation du quotidien... Je me surprends souvent à penser : « Tiens, ça ferait un très bon documentaire. »

Avec le temps, j'ai appris à les filtrer. Un documentaire représente plusieurs années de travail, alors je me demande si j'ai vraiment envie de vivre avec ce sujet pendant tout ce temps et s'il est réalisable. J'essaie aussi de ne travailler que sur des projets qui font sens pour moi, qu'il s'agisse d'un documentaire, d'un film de commande ou d'un clip.

Je reste assez instinctive. Je prépare mes tournages, mais le terrain transforme toujours le projet. En documentaire, les rencontres font évoluer le récit et j'ai souvent l'impression que le film s'écrit une première fois pendant le tournage, puis une seconde au montage. C'est cette part d'imprévu qui me plaît.

8. Vous êtes présente sur différentes étapes de création (écriture, tournage, montage, post-production) : en quoi cette polyvalence influence-t-elle votre manière de réaliser ?

Au départ, cette polyvalence est née d'une nécessité. J'ai appris à écrire, tourner, monter ou gérer la post-production parce qu'il fallait que les projets existent.

Aujourd'hui, c'est devenu une force. Je ne cherche pas à tout faire moi-même, mais le fait de connaître plusieurs métiers me permet de mieux dialoguer avec les équipes et de comprendre leurs contraintes. Au fond, je crois que la réalisation est autant un travail de coordination que de création. La technique est importante, mais ce sont souvent la confiance, la communication et la qualité des échanges qui permettent à un film d'exister.

FORMATS & ÉCRITURE

9. Vous travaillez sur des formats très différents (documentaire, podcast, photographie, clip, institutionnel) : comment choisissez-vous la forme la plus adaptée au sujet que vous avez envie d'aborder ?

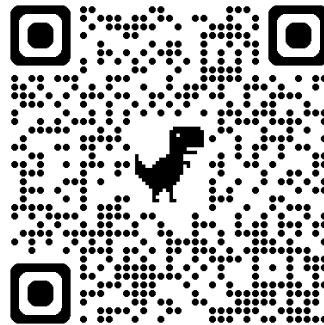
J'aimerais pouvoir dire que je choisis toujours un médium uniquement en fonction de mes envies artistiques, mais ce ne serait pas tout à fait honnête. Les films de commande financent une partie de mon activité et me permettent de développer des documentaires plus personnels.

Pour autant, je choisis mes collaborations avec soin. J'essaie de travailler avec des structures dont les engagements rejoignent les miens. Quand il s'agit d'un projet personnel, le point de départ est presque toujours une question de société qui m'habite profondément.



Je ne crois pas qu'un format soit supérieur à un autre. Un même sujet peut devenir un documentaire, un podcast ou une série photographique. Ce qui m'intéresse, c'est de trouver la forme qui servira le mieux le récit.

10. Avec votre podcast « Réflecteur », vous explorez aussi l'écosystème des films documentaires : pourquoi avoir choisi ce format là et qu'est-ce que le son vous permet d'exprimer ici que l'image ne permet pas forcément ?



Le podcast est né d'une envie de simplicité. Après des années à tourner avec beaucoup de matériel, j'avais envie d'un dispositif plus léger. Avec un enregistreur et quelques micros, la rencontre devient beaucoup plus naturelle.

Au départ, c'était aussi une manière de créer un projet de transmission que je pouvais faire vivre sur mon temps libre. Très vite, je me suis rendu compte que le son était une richesse. Sans image, tout repose sur l'écoute, le rythme de la conversation et la qualité des questions. Cela m'a appris une autre manière d'interviewer.

Aujourd'hui, *Réflecteur* est devenu un véritable outil de transmission. Il me permet de partager les parcours et les réalités du métier, tout en continuant à apprendre auprès des personnes que j'invite.

11. Vous écrivez également de la poésie et des textes de voix off : quelle place l'écriture occupe-t-elle dans votre démarche ?

La poésie occupe une place très personnelle dans ma pratique. J'écris surtout dans des moments très émotionnels, de manière instinctive, sans chercher forcément à retravailler les textes. C'est une respiration, un espace où je crée uniquement pour moi, loin des contraintes et des commandes.

Jusqu'à présent, cette écriture est restée assez distincte de mes documentaires. En revanche, elle nourrit parfois certains projets, notamment lorsque j'écris des voix off. Récemment, j'ai par exemple écrit un texte sous forme de poème pour un film de commande réalisé aux Antilles. J'aime cette possibilité d'apporter une écriture plus sensible à des projets institutionnels.

La photographie répond finalement au même besoin : celui d'expérimenter librement. J'aime particulièrement les portraits, les corps en mouvement et les collaborations avec des

artistes. Ce sont des espaces où je peux explorer une dimension plus personnelle de mon travail.

12. Ayant déjà participé à un tournage de fiction, pourquoi ne vous-êtes vous jamais orienté vers la fiction en tant qu'auteur et réalisatrice ?

Ce n'est pas que je n'aime pas la fiction. J'y participe parfois et j'y apprend beaucoup, mais je me sens davantage à ma place dans le documentaire.

J'aime filmer le réel, accepter l'imprévu et construire le film au fil des rencontres. Les équipes plus légères et la proximité avec les personnes filmées correspondent aussi davantage à ma manière de travailler. Pour moi, le documentaire n'est pas un passage vers la fiction : c'est un cinéma à part entière, et c'est celui dans lequel j'ai envie de continuer à construire mon parcours.

CRÉATION & COMMANDE

13. Vous réalisez également des films institutionnels et des projets plus personnels : comment trouvez-vous l'équilibre entre répondre à une commande et garder sa propre patte artistique ?

Aujourd'hui, c'est une question que je me pose beaucoup. Après plusieurs années de films de commande, j'ai parfois l'impression de reproduire les mêmes formats. Pourtant, je suis convaincue qu'on peut faire de très beaux films institutionnels, à condition de travailler avec des structures qui partagent certaines valeurs et laissent une place au regard du réalisateur.



J'essaie toujours de trouver un équilibre entre répondre au besoin du client et faire des propositions. Certaines commandes sont avant tout des prestations, et je l'assume complètement : elles me permettent de vivre de mon métier et de développer, en parallèle, des projets plus personnels.

Je trouve d'ailleurs un peu dommage d'opposer films de commande et documentaires d'auteur. Tous les films répondent à des contraintes. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas de hiérarchiser les formats, mais de trouver, dans chacun d'eux, un espace pour raconter quelque chose avec sincérité.

FOCUS PROJETS

14. Pouvez-vous revenir sur un projet qui a particulièrement marqué votre parcours et sur la manière dont vous l'avez abordé ?

Je pense que le projet qui a le plus marqué mon parcours, c'est *Réflexeur*. Au départ, je l'ai créé pour rencontrer des documentaristes. Finalement, je me rends compte que c'est surtout moi qui ai grandi avec ce projet.

Ce que j'aime le plus dans ce métier, ce sont les rencontres. Le podcast m'a appris à écouter, à laisser de la place à l'autre et à accepter que certaines discussions prennent le temps qu'il faut. Il ne me rapporte pas d'argent, mais il m'a énormément apporté humainement. Les retours des auditeurs me rappellent aussi pourquoi je continue à le faire.

Je crois que c'est essentiel de garder des projets de cœur, même lorsqu'ils ne sont pas rentables. Ce sont eux qui donnent du sens au reste.

15. Pouvez-vous nous parler de vos projets actuels et de ce que vous cherchez à explorer à travers eux ?

Aujourd'hui, je cherche toujours un équilibre entre les projets qui me permettent de vivre et ceux qui me tiennent profondément à cœur.



[*Insulaire*](#), mon dernier court-métrage tourné aux Antilles autour de la danse et des violences sexuelles, résume assez bien cette démarche. Ce sont des projets humains, portés par des personnes directement concernées, que j'ai envie de continuer à défendre.



Les sujets qui m'animent restent les mêmes : le féminisme, les discriminations, les enjeux écologiques ou décoloniaux. J'aimerais aussi développer davantage de projets autour de la danse et, plus largement, du secteur culturel.

Je suis également attirée par des thèmes plus inattendus, comme la cuisine ou les représentations du désir à travers un cinéma érotique féministe. Ce qui m'intéresse, au fond, c'est toujours la même chose : raconter le réel autrement, proposer des représentations plus nuancées et ouvrir des espaces de réflexion plutôt que d'apporter des réponses toutes faites.

CONCLUSION

16. Quel conseil donneriez-vous à un·e jeune cinéaste qui souhaite se lancer aujourd'hui dans l'audiovisuel ?

Le premier conseil que je donnerais, c'est de croire à ses envies. Il est facile de douter ou de penser qu'il existe un parcours idéal, mais je crois surtout qu'il faut construire un chemin qui nous ressemble.

Je dirais aussi qu'il ne faut pas hésiter à aller vers les autres. Les rencontres comptent énormément dans ce métier. On parle souvent des compétences techniques, mais savoir écouter, travailler en équipe et mettre les gens en confiance est tout aussi important.

J'encouragerais également les jeunes cinéastes à s'intéresser au fonctionnement de leur métier : comprendre leurs droits, apprendre à présenter leur travail et à développer leur activité. La création ne suffit pas, il faut aussi apprendre à la faire exister.

C'est d'ailleurs ce qui m'a donné envie de créer Réflecteur. Je n'ai pas toutes les réponses, mais j'essaie de rendre certaines informations plus accessibles et de transmettre ce que j'aurais aimé connaître en débutant.

Enfin, je dirais qu'il ne faut pas attendre les conditions parfaites pour commencer. Ce qui compte avant tout, c'est l'envie de raconter quelque chose. Les outils viennent ensuite. Et il ne faut jamais oublier qu'un film est toujours une aventure collective, faite de rencontres, de collaborations et de confiance.